

Un espace nouveau dans la cité: réalisation et inscription littéraire de Riad el Feth à Alger

(Un espacio nuevo en la ciudad: realización e inscripción literaria de Riad el Feth en Argel)
(A new space in the city: Riad el Feth, Algiers, realisation and literary inscription)

Chaulet-Achour, Christiane

Université de Cergy-Pontoise, UFR des Lettres et Sciences Humaines, avenue du
Parc, 8, Le Campus, 95032 Cergy-Pontoise, Tlfno.: 01 34 254931, Fax.: 01 34
254921.

BIBLID: [1132-3310 (1999) 8; 157-171]

Resumen:

Este artículo escoge un conjunto de lugares construidos en Argel a comienzos de los años ochenta y conocidos bajo la denominación de Riad el Feth. Después de describirlo, se pregunta cómo reaccionan ante tal transformación de la ciudad cuatro obras literarias recientes (1993-1998). ¿Van integrándola en la trama de su intriga o solo la mencionan como un elemento del decorado? ¿Consiguieron el imaginario literario apoderarse de este nuevo sitio de la ciudad?

Palabras clave: Ciudad, Argel, Riad el Feth, Literatura actual.

Résumé:

Cet article choisit un ensemble de lieux, construits au début des années 80 à Alger, connus sous l'appellation de Riad el Feth. Après l'avoir décrit, il s'interroge sur la manière dont quatre oeuvres littéraires récentes (1993-1998) réagissent à cette transformation citadine. L'intègrent-elles dans leur intrigue ou ne la citent-elles que comme un élément du décor? L'imaginaire littéraire s'est-il emparé de ce nouveau lieu de la cité?

Mots-clés: Ville, Alger, Riad el Feth, Littérature actuelle.

Abstract:

This article has chosen a set of places which were built by the beginning of the 80's in Algiers and known under the name of Riad el Feth. After he has described it, he asks himself about the way four recent literary works (1993-1998) react to the transformation of this city. Do they integrate it in the plot or do they quote it only as an element of the scenery? Does the imaginary

of the literary take this new place of the city?

Keywords: City, Algiers, Riad el Feth, Actual literature

Riad el Feth¹ réunit un centre commercial et culturel, un village des artisans et un monument au martyr. Par la fête, la tragédie, le négoce, il semble être devenu incontournable dans l'espace algérois comme lieu de visite et comme cible des tensions sociales. Il est intéressant, en conséquence de s'interroger sur son inscription ou son absence dans quelques oeuvres littéraires récentes.

Ensemble architectural entièrement conçu après l'indépendance et les années Boumédiène, il est un exemple approprié pour réfléchir à une autre représentation de la ville aujourd'hui, représentation gommant ou transformant les représentations plus traditionnelles, très codées en ce qui concerne Alger². La poursuite de cette recherche sur la ville d'Alger peut fournir des constats intéressants sur la guerre de mémoires dans le passage de l'état colonial à l'état national³.

1. Présentation du lieu

Riad el Feth a été construit par l'État algérien au début des années quatre-vingt. Il surpombe la ville d'Alger, à l'opposé de la Casbah -le plus vieux quartier-

1 Le jardin de la victoire.

2 Nous le verrons plus loin avec l'oeuvre de Rachid Mimouni et Jacques Ferrandez qui *visitent* d'abord tous les lieux classiques, la Casbah, l'Amirauté, les hauteurs de la ville, etc...

3 Recherche qui prend la suite d'un travail plus ancien concrétisé par deux publications : cinq chroniques sur la ville d'Alger, en collaboration avec Simone Rezzoug, du n°1 au n°5 de *Parcours maghrébins* (Chalet-Achour et Rezzoug, 1986-1987) et (Chalet-Achour, 1995: 172-183).

de l'autre côté de la célèbre baie. Le site est magnifique et était destiné à former un ensemble incluant vers le bas et la mer le jardin d'essai -jardin du Hamma-, le Musée national des Beaux-Arts et une nouvelle Bibliothèque Nationale⁴. Riad el Feth proprement-dit est un complexe d'espaces à vocation multiple comprenant:

- le *Bois des Arcades* et le *Village des Artisans*, espace verdoyant et boisé qui abrite des cafés, différents types de restaurants, des glaciers, un espace de spectacle de plein air, et des boutiques d'artisans traditionnels;

- *Maquam Echahid*, ou monument du martyr, stèle énorme composée de trois palmes qui recouvrent la flamme du martyr, avec garde militaire permanente et rite de relève des différentes gardes. La stèle a été érigée en l'honneur des martyrs de la Guerre de Libération Nationale. Comme le monument ne se veut pas uniquement commémoration du passé mais lien entre passé et présent, à la base de chaque palme se trouve une statue en pied, assez impressionnante, d'un personnage (le combattant, le paysan et l'ouvrier) symbolisant les trois révolutions -agraire, industrielle et culturelle. C'est dans ce lieu que se déroulent les nombreuses cérémonies officielles avec l'inévitable dépôt de gerbe. En dessous de cette immense esplanade de marbre, accessible au public, un très grand *Musée du Djihad* avec des reproductions de représentations d'épisodes historiques de la résistance à la colonisation et des photographies et autres objets de la guerre de libération nationale; à côté du musée, le *Sanctuaire du martyr* qui, à lui seul, mérite une étude. En effet, il tente d'allier la solennité d'un lieu de commémoration *républicaine* donc laïque à l'inévitable spécificité du socialisme algérien à connotation arabo-musulmane qui se traduit bien au centre de ce sanctuaire, le seul vraiment éclairé -le reste étant laissé dans la pénombre du recueillement...- par un imposant lutrin supportant un

4 Projet qui se poursuit mais bien ralenti ces dernières années.

Coran. Le sanctuaire est circulaire et les visiteurs tournent autour d'un chemin de ronde, un peu comme les pèlerins autour de la Kaaba... À lui seul, ce sanctuaire est un condensé des contradictions d'une culture puisant à différentes sources de façon volontariste sans parvenir à établir une synthèse convaincante pour la culture nationale à la recherche de sa définition. Ce sanctuaire est fait de matériaux riches et solennels: dominante du noir et du doré jouant entre le fer forgé, le marbre et les lumières;

- le *Centre des Arts*, construction en creux, sur quatre niveaux, en sous-sol ou, autour d'un immense patio à ciel ouvert, se côtoient des magasins, des salles d'exposition, des salons de thé, des restaurants, des salles de spectacle (cinéma et théâtre), de jeu, des services divers. C'est l'espace le plus animé car le plus fréquenté par les visiteurs;

-enfin le *Musée de l'Armée* qui expose des *souvenirs* de la guerre et donne un aperçu des moyens de l'Armée Algérienne.

Ces différents lieux sont reliés entre eux par des aires de promenade (entre le bois des arcades et Maquam Echahid) ou une immense esplanade (entre le monument lui-même et le Centre des Arts). Cette esplanade a servi à d'énormes concerts de musique, de chant et de danse. Il faut noter aussi que sur une colline proche a été construit le Palais de la Culture qui abrite le Ministère de la Culture, un très beau palais voulant reproduire la magnificence des palais orientaux.

La décision d'ériger cet ensemble architectural a rencontré une vive opposition dans la population qui s'est surtout traduite par les sobriquets par lesquels elle le désigne: *Tchi-Tchi Center* ou *Houbel*⁵. Construit par des étrangers,

5 Ou le centre de la *tchi-tchi*, néologisme qui désigne la jeunesse dorée et nantie d'Alger et plus particulièrement les enfants de la Nomenklatura. Cf. leur évocation dans le roman analysé ensuite: Aziz Chouaki, *L'Etoile d'Alger*. *Houbel* désigne les idoles vénérées avant l'Islam. Ici,

essentiellement des Canadiens⁶, il est le symbole de l'érection d'un monument importé, tant par ses concepteurs que par ses décideurs, l'Etat algérien. Les motivations de cet aménagement urbain sont intéressantes à rappeler. Une sociologue, Zineb Guerroudj, précisait :

Cet ensemble monumental a été conçu de manière à signifier par le moyen de la pierre, d'une facture formelle moderne et luxueuse, l'entrée dans une ère nouvelle, l'ère de Chadli, d'une politique libérale se traduisant entre autres par la promotion de la consommation, de l'individu, des loisirs et par la mise en place d'une nouvelle symbolique en ce qui concerne le lien avec le passé historique, avec les martyrs de la Révolution [...] C'est un lieu qui affiche et qui est porteur d'une forte charge symbolique d'ordre politique, économique, culturel et social que le slogan adopté alors : *Pour une vie meilleure* traduit de façon lapidaire⁷. (Guerroudj, 1994: 111)

Ce projet a été vivement critiqué du fait de son coût et de son implantation ostentatoire et arrogante dans des quartiers populaires assez démunis, le contraste entre l'ensemble lui-même et ces cités étant criant. Une fois réalisé, il a eu un impact assez contradictoire. En effet, il est devenu un lieu culturel intéressant et aussi, ce qui est important dans le contexte de la vie algéroise-algérienne, le lieu d'une mixité surveillée certes, mais possible.

Un exemple peut en être donné avec le Bois des Arcades qui était et est toujours un des rares lieux de retrouvailles des couples d'amoureux. Une jeune femme de 28 ans, en 1992, racontait:

Avant, on se donnait rendez-vous avec mon fiancé et on avait toujours du mal à trouver un banc libre. Et puis, un jour on a trouvé un banc libre : on a compris après: c'était *les barbous* qui faisaient le nettoyage [...] On discutait en couple et ils sont

c'est le monument au martyr qui condense toute l'ironie populaire.

⁶ Il reproduirait un centre semblable existant à Montréal.

⁷ Que la voix populaire a immédiatement transformé en *Pour une vie meilleure, ailleurs!*

intervenues et ont dit : *ça ne se fait pas!* (Guerroudj, 1994: 112)

Les 8 mars, sans être interdit aux hommes, les femmes étaient si nombreuses, de tout âge et de toute condition, qu'elles l'occupaient entièrement.

Il a été aussi le lieu d'activités culturelles dont les médias ont transmis l'écho par la télé ou la presse. Les Musées et le Sanctuaire ont reçu de très nombreux visiteurs : Riad el Feth, souvent filmé à la télé, fond des clips ou d'émissions de variété, lieu de loisirs de toutes sortes par excellence, du moins les sept premières années de son fonctionnement⁸, est devenu la visite obligée des provinciaux. Jeunes et moins jeunes vont visiter Riad el Feth plutôt que la Casbah, l'Amirauté ou le jardin du Hamma. Les premiers spectacles de Fellag à Alger y ont été donnés, la rencontre internationale Frantz Fanon en 1987 s'y est tenue, les expositions de peinture et toutes sortes de rencontres scientifiques, industrielles ou médicales y ont eu lieu.

Même ceux qui étaient le plus hostiles au projet et aux intentions sous-jacentes qui l'animaient, ont constaté une certaine efficacité de ce volontarisme cherchant à marier une modernité du présent et une culture de la mémoire du passé. La modernité se traduit par l'anonymat du lieu contrastant avec l'absence totale d'anonymat du quartier. Celui-ci transforme la vie des individus au quotidien, le rapport à la mixité, la recherche de visibilité : on s'habille pour aller à Riad el Feth où tout est *clean* où l'on se détend et où l'on se cultive *algérien!* C'est une tentative d'instauration d'une culture nationale avec ses contradictions: les exemples n'en

8 1985-1992. Toutefois même s'il y a eu ralentissement, il reste encore aujourd'hui, en 1999, le lieu de la *modernité* citadine avec tout ce que cela signifie dans l'espace algérois. Depuis l'année dernière, il a même repris un peu de sa dynamique culturelle avec expositions de peinture et spectacles.

sont pas nombreux en Algérie en dehors des dates commémoratives autour des monuments aux morts des villes et des villages.

Notons toutefois que cet ensemble fut la cible des jeunes au moment des événements d'octobre 1988, ce qui montrait qu'il n'échappait pas à une grande partie de la population que c'était un lieu privilégié et... de privilégiés même si, en principe, tout le monde y avait accès.

Nous l'avons choisi pour évoquer l'Alger littéraire des romans les plus récents parce qu'il a changé la vue panoramique d'Alger et qu'à ce titre, il est la preuve de la façon dont un pouvoir veut inscrire son sens dans une ville ancienne et déporter les regards algérois autrement, en évinçant les monuments habituellement connus et recherchés ou en les complétant par des signes inédits. En conséquence, il est une tentative intéressante de créer un lieu où passé et présent cohabitent dans un projet national, pour effacer ou plutôt relativiser l'Alger coloniale.

Dans les arts aujourd'hui (cartes postales, photographies, peinture), cet espace est de plus en plus présent: deviendra-t-il incontournable? Comment la littérature, et plus particulièrement le roman, réagit-elle à cette transformation citadine? L'intègre-t-elle dans sa diégèse ou le limite-t-elle à quelques incursions descriptives? Les premiers constats présentés ici demanderont à être étayés par d'autres analyses car vingt années de présence ne suffisent pas à fixer dans l'imaginaire des mots un nouveau lieu de la cité.

Sa présence témoigne, néanmoins, du besoin de chaque *possédant* d'imprimer sa marque dans l'espace de la cité millénaire, comme cela a été constaté pour les changements de ses nominations. En effet, à propos des noms d'Alger, Dalila Morsly écrit:

Alger doit, sans doute, à sa situation de port, mais aussi à son site exceptionnel, d'avoir si souvent été convoitée et visitée par des conquérants divers, d'être si régulièrement l'objet d'enjeux de pouvoir. Traversant les siècles, la ville change de noms au gré de ses occupants et de ses maîtres qui tentent de lui imprimer leur marque et de s'ériger en fondateurs. Les noms d'Alger parlent de ces rêves démiurgiques. Ce faisant, ils nous racontent aussi l'histoire de la ville. (Morsly, 1996: 9)

2. Le traitement littéraire du lieu

Ce sera la seconde partie et la suite logique de mon interrogation sur cet espace algérois récent. Je n'en développerai ici que quatre exemples: trois en plein, si l'on peut dire où Riad el Feth est présent et diversement apprécié; un en creux où une évocation actuelle de la ville l'ignore.

2.1. En 1993, Rachid Mimouni et Jacques Ferrandez ont cosigné un ouvrage en hommage à Alger, *La colline visitée* avec textes et dessins. Premières pages, premiers signes: en face du dessin qui montre *Alger la Blanche*, viennent immédiatement à l'esprit les vers d'Anna Gréki:

Ses maisons chaulées sont suspendues
En cascade en pain de sucre
En coquilles d'oeufs brisés
En lait de lumière solaire (Gréki, 1963: 63)

Le texte de Rachid Mimouni commente, pour sa part:

La Casbah est fille de la mer. Elle ne se laisse vraiment découvrir qu'à partir des eaux dont les vagues lui chatouillent la plante des pieds. Elle apparaît ainsi à portée de main. (Mimouni, Ferrandez, 1993: n.p.)

La visite à laquelle nous convient le dessinateur et l'écrivain est celle d'une

histoire bien engrangée qui ne réserve pas vraiment de surprises: longue évocation des rues de la Casbah, de ses ruelles complices, de ses palais cachés sous le sordide et la misère parfois, de ses habitants avarés de partage. Puis les deux artistes évoquent tout ce que la Casbah d'aujourd'hui a oublié : les janissaires et Barberousse, le palais du Dey et son fameux éventail, l'attaque des Français en 1830, le théâtre qu'elle fut, en 1956-57 de la fameuse *Bataille d'Alger* avec les paras de Massu.

Lorsque nous étions enfants, aucun d'entre nous n'a jamais eu l'idée d'aller admirer ses monuments. On n'a découvert leur existence que bien plus tard, dans les livres. (Mimouni, Ferrandez, 1993: n.p.)

Ils évoquent alors la vie au quotidien puis reviennent aux monuments connus: le palais Dar Aziza, la mosquée de la Pêcherie⁹, la Grande mosquée¹⁰, la fontaine de l'Amirauté, l'Opéra d'Alger, devenu Théâtre National, la prison de Barberousse, rebaptisée Serkadji, la mosquée Ketchaoua¹¹, la place des Martyrs¹². C'est après cette longue énumération de lieux connus qu'apparaît le monument, dans le dernier tiers de l'ouvrage:

Dans les années 80 on a construit l'immense Sanctuaire des Martyrs qui, dans sa démesure, la défie du haut de sa colline. Mais la Casbah n'aime pas l'ostentation. Elle sait que l'harmonie et la beauté sont filles de la vergogne. Ses palais ont adopté la modestie pour principe architectural. La Casbah est un art de vivre. (Mimouni, Ferrandez, 1993: n.p.)

9 Djemaa Djedid, la nouvelle mosquée - 1660.

10 En 1097.

11 Ancienne cathédrale d'Alger, elle-même ancienne mosquée.

12 Ancienne place du Gouvernement avec la statue du Duc d'Orléans.

Maquam Echahid est la seule incursion hors de la Casbah et s'oppose en tous points à elle par ces quelques phrases. Néanmoins sa présence dans le panorama n'a pu être passée sous silence.

2.2. En 1996 Waciny Larej publie un roman, *La Gardienne des ombres*, traduit de l'arabe. Roman de la mémoire, roman de la déploration de ce qui n'est plus, d'un Alger d'antan, d'avant la colonisation, évoqué par la vieille femme aveugle Hanna: *Elle mélangeait ce qu'elle avait vécu avec ce que je lui avais raconté ou lu concernant l'histoire d'Alger*, (Laredj, 1996: 37)¹³. Cet Alger d'antan est fictionnalisé par le prétexte narratif: le narrateur, fonctionnaire au Ministère de la Culture et chargé des relations avec l'Espagne, reçoit la visite d'un journaliste, descendant de Cervantès qui a décidé de suivre les traces de son ancêtre. Naïf et obsédé par son projet, il est entré sans se soucier de la légalité. Par ces temps de troubles et de chasse à l'étranger, il est arrêté et sommé d'expliquer sa présence à Alger. Avant son arrestation, H'sissen, le fonctionnaire, a eu le temps de lui montrer la grande décharge de la ville, celle de Oued Smar et la... petite, celle de l'ancienne grotte de Cervantès. Le lecteur suit les deux personnages à travers la ville, ce qui permet plus d'une description pour signifier la dégradation et la corruption. Ici aussi, et de façon beaucoup plus insistante puisque le narrateur est fonctionnaire au Ministère de la Culture situé dans le palais évoqué dans notre premier point, Maquam Echahid est présent dans le décor du roman. Il apparaît écrasant les vrais vestiges de mémoire laissés à l'abandon, comme la fontaine maure et un petit mausolée:

13 Cette phrase vient conclure une longue description de la villa où Hanna a passé son enfance et son adolescence, J'ninet Lemdina, la villa andalouse de son arrière grand-père.

Imaginez un tout petit mausolée, ressemblant à une tombe oubliée, et une plaque, perdus dans le vide, dissimulés sous l'ombre gigantesque du téléphérique qui va et vient le long de la haute colline vers Maquam Echahid. (Laredj, 1996: 58)

Et, plus loin:

Nous prîmes *le chemin de Cervantès*, un raccourci menant vers le Centre Pasteur, sous la houlette imposante du grand monument de Maquam Echahid qui surplombe la mer et domine une grande partie de la ville semblant accroupie à ses pieds. Même les deux bâtiments d'El-Djoughra passent inaperçus devant la grandeur symbolique des trois imposantes dalles de béton froid. (Laredj, 1996: 65).

Mais une fois ces mentions données, la narration ne s'y attarde pas: son intérêt est ailleurs, dans les lieux dégradés et oubliés et non dans cette érection ostentatoire qu'elle tente de renvoyer à l'oubli par le silence.

2.3. *L'Etoile d'Alger* d'Aziz Chouaki en 1997 consacre la plus grande partie de ses pages à Riad el Feth. Le romancier ne s'attache pas à la description d'un décor mais l'intègre dans son histoire comme un lieu de vie pour le personnage principal : Moussa, le chanteur, qui rêve d'une gloire aussi scintillante que celle de Michael Jackson. L'apothéose de sa carrière sera son embauche par Bill, le directeur artistique du *Triangle*, la boîte du Centre des Arts, lieu de rendez-vous de la jeunesse dorée entre 1987 et 1992. La première mention qui est faite de Riad el Feth correspond à la mixité dont nous parlions précédemment:

Lundi, 14 heures, Riad el Feth, salon de thé El Arika, au Bois des Arcades, espace culte de l'Alger-branché. Chaleur exacte, soleil royal, ciel luisant et bleu, comme un jean délavé.

Moussa est à la terrasse, lunettes noires, briquet Dupont, Marlboro sur la table. Il pose un peu en attendant Fatiha, il aime ça poser : jean 501, Lacoste noir, tennis

blanches, petite gourmette en argent” (Chouaki, 1997: 37).¹⁴

Riad el Feth revient dans la deuxième partie, quand Bill engage Moussa comme chanteur : les portes de la gloire s’ouvrent pour lui, il va entrer dans l’autre monde !: *Bill lui détaille un peu le topo au “Triangle”, public d’un autre niveau, joyau des gens du pouvoir* (Chouaki, 1997: 70). La narration revient sur la description du Centre des Arts et évoque son ambiance:

En descendant au dernier niveau, Moussa observe les boutiques de luxe, les belles femmes maquillées, bien mises, on se croirait à Genève. Du monde attablé aux terrasses, filles, garçons, fraîcheur de richesse, la vie normale, quoi?!

Il remarque les agents de sécurité, discrets, talkies, en uniforme, nets. Ils ont raison, faut protéger ça contre la vermine.

Moussa ne sait plus marcher tellement c’est propre, service de nettoyage, mignonnes poubelles partout, cendriers publics stylisés, ouais putain, ça devrait être comme ça partout! (Chouaki, 1997: 75).

Moussa découvre ensuite *Le Triangle* avec sa discothèque, le club *oriental* et le club *jazz*. *La tête pleine de rêves, il revient chez lui, se glisse dans son lit et se force à dormir...* (Chouaki, 1997: 76).

L’Etoile d’Alger, un des romans algériens les plus réussis de ces dernières années, est véritablement le roman de Riad el Feth. Mais ici, on ne trouve aucune mention du lieu de mémoire, comme dans le précédent ; avec le personnage, le lecteur est plongé dans le centre commercial et de loisirs et séjourne avec lui dans ce nouveau lieu de vie, ne retenant que ce qui peut changer le quotidien et le parer des lumières de l’ailleurs.

2.4. Le dernier exemple est le second roman d’Aïssa Khelladi, *Rose d’abîme* en 1998: l’Alger évoquée ignore délibérément et volontairement cette nouvelle partie

14 Expression algéroise souvent entendue: *aller à Riad el Feth, c’est voyager sans visa...*

de l'espace algérois. Pourtant son évocation aurait été possible puisque le présent de l'histoire est situé pendant les émeutes de 1988 où des jeunes ont envahi le Centre. De plus, le narrateur est un journaliste qui se déplace dans toute la ville avant d'être arrêté. Ce jeune journaliste observe le frère de son amie, un islamiste, hante les mêmes lieux que lui, le centre ville et la mosquée de Soustara, proche de la Casbah. Au passage, il n'est guère tendre pour ce vieux quartier algérois:

À l'ouest, maudite et éternelle, la Casbah, où les Algérois s'aménageaient des refuges pour les prochaines guerres. Amine n'aimait pas ce quartier, il n'aimait pas le passé et ne comprenait pas comment on pouvait espérer y voir d'autres couleurs que le gris et le noir. (Khelladi, 1998: 20)

L'option prise par le romancier est autre : non dans le factice d'un ensemble trop récent mais dans le questionnement du devenir de la ville, seule porte vers la modernité, seul lieu des possibles où se côtoient la Casbah et les anciens quartiers européens:

Amine aimait ces quartiers où l'on pouvait se perdre; ce qui expliquait sans doute pourquoi, là, il n'y avait pas beaucoup de mosquées, et pas besoin d'imams, de muezzins, de religieux pour montrer le chemin aux égarés... (Khelladi, 1998: 20)

Il faudra poursuivre cette enquête littéraire dans d'autres romans récents, en particulier celui d'Hassan Bouabdallah, *L'insurrection des sauterelles* (mars 1998) et celui d'Hawa Djabali, *Glaise Rouge* (décembre 1998)¹⁵. Le choix de Riad el Feth, qu'il soit tu ou exhibé, donne un point de référence permettant d'apprécier la construction de la représentation littéraire d'Alger dans la littérature la plus contemporaine. Le monument est là, les musées aussi ainsi que le sanctuaire du

15 Tous deux publiés par Marsa Editions dans la revue Algérie Littérature/Action.

martyr. Le Centre des arts et des loisirs s'est assoupi. Le centre commercial est toujours actif. Mais avec eux, la physionomie de la ville a changé et on ne peut plus les gommer. Les textes que nous avons parcourus, sans faire abstraction de Riad el Feth, semblent se faire l'écho du poème de Kateb Yacine à propos de la ville coloniale:

Ne croyez pas avoir étouffé la Casbah
Ne croyez pas bâtir sur nos dépouilles votre Nouveau
Monde...

Références bibliographiques

- CHAULET-ACHOUR, Christiane et REZZOUG, Simone (oct.1986 - février 1987) "Cinq chroniques sur la ville d'Alger", *Parcours maghrébins, mensuel culturel maghrébin*, pp. 1-5.
- CHAULET-ACHOUR, Christiane (1995) "Alger, 1942-1993 - Ville chantée, ville maudite" dans *Écritures des villes*, Publications du Centre de recherche Texte/Histoire/Langage de l'Université de Cergy-Pontoise (FONKOUA, R.B., éd.), pp.172-183.
- CHOUAKI, Aziz (1997) *L'Étoile d'Alger*, Paris, Marsa Éditions, coll. *Algérie Littérature/Action*, 14, Rééd. en coll. de poche.
- GRÉKI, Anna (1963) *Algérie capitale Alger*, Tunis, P-J.Oswald et SNED.
- GUERROUDJ, Zineb (1994) "Liberté sous haute surveillance à Riad el Feth" dans *D'Algérie et de femmes*, Alger, Groupe Aïcha et Fondation F. Ébert, imprimerie de l'ENAG, pp.110-118.
- KHELLADI, Aïssa (1998) *Rose d'abîme*, Paris, Le Seuil.
- LAREDJ, Waciny (1996) *La Gardienne des ombres*, Paris, Marsa Éditions, *Algérie Littérature/Action*, 3-4. Réédit. en coll. de poche et une édition à Alger à

Chalet-Achour, Christiane, *Un espace nouveau dans la cité réalisation et inscription littéraire de Riad el Feth à Alger*

l'ENAG, sous le titre, *Le ravin de la femme sauvage* (1997).

MIMOUNI, Rachid et FERRANDEZ, Jacques (1993) *La colline visitée, la Casbah d'Alger*, Éditions DS, coll. Voyage sans amarres.

MORSLY, Dalila (1996) "Introduction" à "Alger plurilingue" dans *Plurilinguismes*, 12, décembre, Revue de l'Université Paris V - René Descartes.